Vol. L SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 14 SEPTEMBRE 1921 No 43

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ————————50 sous
ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

DES ELECTIONS GENERLES SERONT TENUES CET AUTOMNE

(Suite)

LE DEFI DES LIBERAUX

Mais le dé de l'opposition officielle n'est pas un défi sérieux. Dans l'ouest du pays, se spartisans se sont presque tous ralliés aux fermiers. Je doute même qu'elle ait un seul candidat entre le lac Supérieur et les montagnes Rocheuses. Il en est ainsi, mais à un degré moindre cependant, pour l'ntario. Depuis qu'elle a adopté sa politique en 1919, elle n'a pas remporté une seule victoire. Il est vrai qu'elle a remporté deux ou trois victoires dans le Québec, mais c'était en dénonçant la conscription, et si elle a vaincu dans Peterboro, c'est parce qu'elle a prêché la protection.

LE VERITABLE DEFI

Le réel défi vient d'un autre côté. Un nouveau parti vient de se former qui a pris naissance dans l'ouest du Canada. C'est là qu'il s'est répandu et c'est là qu'il a sa forteresse. Au moyen d'une adroite organisation, de propagande spéciale et de périodiques, de l'appel à une classe, les faux renseignements se sont répandus, on a semé le préjugé et le résultat de tout ceci, c'est qu'il s'est formé un parti dont le but est de renverser la politique fiscale du pays. Ce parti est rendu à sa maturité et il a démontré beaucoup de force. Il a réussi à remporter plusieurs victoires dans des divisions rurales et récemment encore, dans la province d'Alberta, il triomphait par plus de 10,000 voix de majorité et c'est là quelque chose de nouveau, sur la question du tarif. Ce parti a balayé du pouvoir le gouvernement de cette province. Ce sont là des faits qu'il nous est impossible d'ignorer et la meilleure chose à faire est d'en accepter la signification et de leur faire face. Le souffle même de la vie de ce parti est le libre-échange. Tous ceux qui connaissent quelque chose au sujet de ce parti, le savent. Sa politique est le libre-échange; il demande une diminution immédiate et substantielle de tout le tarif; il demande une augmentation immédiate du tarif préférentiel avec l'Angleterre, de 50 pour cent, et le libre-échange complet avec la Grande-Bretagne, d'ici à cinq ans; il demande encore la réciprocité illimitée avec les Etats-Unis et il exige que les provisions, les instruments aratoires et quantité d'autres articles entrent au pays sans payer de droits. La politique de ce parti exige une taxe sur la terre, la prise de possession par le pays de tous les chemins de fer et de toutes les mines de charbon et une foule d'autres choses. Mettez tout ceci en oeuvre, et vous verrez que vous n'êtes pas loin du libre-échange. Les chef de ce parti à la chambre des Communes sont des anciens libéraux et ils essaient souvent d'aider leurs amis, mais les simples soldats sont des croisés déterminés et ils ne se laissent pas trahir par leurs chefs.

Les partisans de cette politique en sont venus à croire que le tarif est un instrument d'oppression, le parrain du privilège, l'ennemi du peuple; comme si Washington avait été un oppresseur,Lincoln, l'ennemi de la liberté, Roosevelt, l'allié des riches contre les pauvres; comme si John-A. Macdonald avait été un autocrate qui avait négligé complètement le peuple. Tous ces hommes étaient des protectionnistes comme vous et moi, parce qu'ils croyaient que cette politique était la meilleure pour le pays et, conséquemment, pour chaque classe dont est formé ce pays. Et l'histoire a prouvé qu'ils avaient raison; mais, cependant, ils devaient eux aussi faire face aux clameurs ridicules des démagoges qui les dénonçaient comme les alliés des riches et des privilégiés. Ces partisans du parti fermier sont dans l'erreur et le temps le prouvera, mais ils sont maintenant puissants dans ce pays, et ce qu'ils disent, ils le pensent. Ils ont provoqué la lutte, ils ont montré leur force, ils sont remplis d'ardeur, et nous ne pouvons nous remettre sérieusement aux affaires au Canada tant que nous n'aurons pas réglé cette question avec eux. Il y en a qui refusent de s'alarmer et qui disent: "Regardez donc M. Crerar! Il s'éloigne déjà de la doctrine qu'il a prêchée pendant des années. Le libre-échange, dit-il, est le paradis, mais je ne veux pas le paradis trop tôt". C'est vrai, je sais qu'il dit des absurdités comme celle-là. Mais le mouvement de ce parti est plus grand que son chef et les organisations des fermiers ne se laisseront pas trahir. Je ne doute pas que chaque fermier qui sera élu s'engagera à suivre cette politique, et, dans le cas confraire, à désigner. Le parti libéral, en convention régulière en Alberta, au mois de janvier 1919, a adopté tout le programme fermier et déclaré en mêmte temps que le Canada devrait lutter pour obtenir le libre-échange avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Des chefs en vue de l'opposition officielle viennent encore de déclarer que le programme des fermiers et le leur, sur les questions de tarif, n'en forment qu'un seul. Certains extrémistes d'autres groupes se sont ralliés à ce mouvement et l'ont supporté dans les récentes contestations.

LA REVISION DU TARIF

Il est plus que temps que se fasse une revision du tarif. Le mur tarifaire américain qui depuis le bill Underwood, passé en 1913, avait toujours été bas, maintenant atteint contre nous sa plus grande élévation depuis trente ans. Il nous faut reviser notre tarif. Nous devons décider quelle politique suivre et nous devons en décider le principe; c'est une chose impérieuse que le peupie de ce pays doit faire sans délai. Et tant que ceci ne sera pas fait, nous ne pouvons avoir la stabilité du tarif et des affaires, nous ne pouvons avoir confiance, nous ne pouvons nous employer utilement aux affaires, nous ne pouvons avoir de la santé et parvenir à la virilité. Tant que nous ne saurons pas si le peuple veut un tarif de protection ou non, aucun tarif n'est sûr. La politique de l'opposition adoptée en convention et décrite en blanc et en noir, et la politique des fermiers, signifient hors de tout doute le rejet de la politique historique de ce pays. Les fermiers ont montré leur détermination, ils ont aussi montré leur pouvoir. Ils ont entrainé dans leurs rangs des sections entières du partilibéral; ils ont montré au cours des victoires décisives récentes, qu'aucune politique ne peut être sûre tant que le gant qu'ils ont laissé tomber ne sera pas ramassé et la réponse donnée par le peuple du Canada.

A QUAND LES ELECTIONS

Quand devrons-nous tenir des élections? Si nous avons auparavant une session régulière, il résultera que nous ne pourrons pas compter sur une révision effective avant dix-huit mois, ce qui signifie une année et demie d'incertitude dans le pays, d'attente, d'inactivité, de chômage inutile. Je ne veux pas être responsable d'un tel état de choses. Que l'on prenne une décision, que l'on sache où l'on va et ensuite que l'on se mette au travail. Depuis que Medecine Hat et l'Alberta ont rendu leurs extraordinaires verdicts, j'ai compris que c'était là ce que nous avions à faire et qu'il ne devait pas y avoir une session régulière. Si Medecine Hat préfère la volonté du Canada, il appartient à un autre d'agir en conséquence.

LA REDISTRIBUTION

Si nous pouvions passer un bille de rédistribution à une session spéciale ou autrement sans les longs délais que j'ai mentionnés et les conséquences qui résulteront de ces délais, nous devrions alors convoquer une session spéciale et essayer de passer ce bill. Quoique je ne me sois nullement engagé au sujet de la rédistribution, j'ai eu l'intention, très sincèrement, de proposer une telle mesure. J'ai déclaré déjà que la nécessité d'une rédistribution était l'une des multiples raisons pour laquelle le présent parlement ne devait pas être prématurément dissous. L'opposition et le parti des fermiers attachaient moins d'importance à cette question de la rédistribution et ont, en février dernier, voté en faveur de la dissolution du parlement sans qu'elle soit réglée. J'étais anxieux de trouver un moyen, en appelant une session spéciale, de soumettre le bill et de régler la question. Mais après une enquête sérieuse, je ne vois, raisonnablement, aucune possibilité d'accomplir une telle tâche. Le recensement ne pourra être définitivement connu avant le premier décembre. Mais même si cela était possible, et si le parlement était réuni, régulièrement, au commencement du printemps, afin de prendre les mesures nécessaires pour l'année fiscale, il faudrait faire la campagne électorale au milieu de l'hiver. La campagne, vu les questions à débattre, sera très longue. J'ai étudié ces choses, je ne crois pas qu'il soit possible surtout pour les populations des provinces de l'uoest et du nord de tenir une campagne dans les mois de décembre, janvier et février. n ne peut donc songer à la rédistribution sans tenir le pays en suspens, pendant des temps très difficiles, sur une question vitale qui touche à l'âme même de l'industrie et du commerce, et ce pendant dix-huit ou vingt mois.

DISSOLUTION DES CHAMBRES

Pour toutes ces raisons, je crois que la meilleure chose à faire est de recommander une dissolution du parlement aussitôt que possible afin de donner le temps de discuter à fonds les questions du jour et de tenir une élection avant la nouvelle année. J'ai l'intention d'agir de cette façon.

Il y a une chose que l'on doit noter non pas tant comme un argument mais bien par l'intérêt. La population rurale du Canada fera des gains dans l'est qu'elle ne gagnera dans l'ouest. Actuellement, elle a l'avantage.

PRINCIPES NEFASTES

Dans la lutte que nous entrevoyons, tâchons de nous débarrasser de cette doctrine aveugle et néfaste que le gouvernement consiste seulement dans l'équilibre des avantages entre les diffrentes classes et les différentes professions. Toute le monde s'entend pour déclarer que nous devons avoir des lois équitables. Tout le monde s'entend pour dire que la fardeau des taxes doit être porté par ceux qui en sont le plus capables. Vous savez qu'aucun gouvernement n'a mieux mis en pratique cette règle que le présent gouvernement du Canada. On ne peut le faire plus sans que tout le peuple en souffre, surtout les pauvres. La grande responsabilité d'un gouvernement est de maintenir le pays en une union nationale efficace et de suivre une politique qui permettra à cette nation d'être sur un pied d'égalité avec les autres nations concurrentes du monde. C'est là l'essentielle loi première. Y manquer est une faute irréparable. C'est une défaite pour toutes les classes également. Puis-je vous demander de bien étudier cette vérité et d'y penser longuement?

Il y a des gens qui ont passé leur temps, depuis des années, et non sans rémunération, à tenter de parsuader les fermiers du Canada qu'ils sont opprimés et de jeter du discrédit sur les autres classes. Cette propagande a été fausse dans ses prémisses, pernicieuse dans ses conséquences. Elle a provoqué, le mécontentement et le malheur là où ils n'avaient pas lieu d'être. Ceux qui font de l'agriculture dans notre pays comme dans les autres, ont eu des difficultés et des causes de découragement. J'en sais quelque chose. Ils ont dû combattre les forces de la nature: la sécheresse, la grêle, le froid, la rouille. Mais ceux qui prêchent qu'un tarif de protection est l'ennemi du fermier, ont fort peu lu l'histoire. Le fermier, en Angleterre, s'est opposé au libre-échange et il s'oppose encore à ce qui en reste. Le fermier, aux Etats-Unis, est le chef des protectionniste. Son insistance a donné naissance au bill Fordney. Un temps viendra où il en sera de même au Canada.

PAS DE PARTIALITE

Cependant il n'a pas existé de traitement injuste. On n'a pas demandé au fermier de payer plus que sa part de taxes, sous n'importe quelle forme. Jusqu'à la fin du mois dernier, nous avons perdu $35,337,891 en droits de douane et $57,979,070 comme taxe direct. Les droits de douane sur les articles à l'usage exclusif des fermiers — machines agricoles et autres — sont les plus bas sur toute la liste du tarif. Ils sont aujourd'hui d'eviron 14.6 moins élevés qu'il y a dix ans, plus bas qu'ils l'ont jamais été. Il ne peut y avoir injustice sous ce rapport. Mais sur les $57,979,070 de taxe directe, savezvous quel est le montant payé par les fermiers qui représentent environ 40 pour cent de notre population? Ils paient approximativement deux tiers de un pour cent sur le total intégral.

Il y a deux ans et jusqu'à la date d'aujourd'hui, le produit des douanes représentait presque la totalité de notre revenu national. Maintenant, il n'en représente plus que la moitié. Ce n'est pas sur le ton de la plainte que je cite ces chiffres. Je le fais pour répondre à ceux qui prétendent que notre système de taxe est injuste pour l'agriculture. La proportion de notre population rurale au reste de notre population n'a pas été maintenue, c'est ce que personne n'ignore. Cette proportion n'a jamais été maintenue, nulle part au monde, et je ne crois pas qu'il existe un pays où elle se soit mieux soutenue qu'au Canada. Mais le volume des produits de la ferme s'est multiplié bien des fois, depuis ces quarante dernières années, et au point de vue de notre progrès, de l'amélioration des anciennes conditions, nous soutenons avec avantage la comparaison avec tout autre pays. Je demande avec instance s'il aurait été possible de faire plus? Dans ce cas, je voudrais que l'on me suggère un système pratique pour arriver à ce but.

Laissez-moi exposer ces faits aux fermiers du Canada. La réalité n'est-elle pas plus importante pour vous que des professions de foi, des platitudes et des promesses —promesses orales seulement, prodiguées par la bouche de ceux qui, sur toutes les questions touchant à l'aide de l'agriculture, sont loin de rivaliser avec le gouvernement. Vérifiez ce que je vous ai dit et posez-vous la question suivante: Ces faits n'ont-ils pas plus de poids, dans les balances de la raison, que les divagations des théoriciens où les protestations des chefs de l'oposition dont trois ont interprété leur programme d'une façon différente dans la même journée. L'on disait que le governement voulait se maintenir à tout prix et tous les trois étaient prêts à changer d'opinion dans l'espace de quelques instants.

POUR LES OUVRIERS

Qu'il me soit permis d'adresser aussi quelques mots aux ouvriers,—et j'aurai maintes fois l'occasion de leur parler, aucours de cette campagne, s'ils veulent bien me le permettre, et à mon tour, je voudrais les entendre. Toutefois, je ne parlerai pas comme un démagogue et je ne prétendrai pas que tout le monde leur est hostile. Je ne crois pas qu'il y ait une seule personne intelligente, dans tout le pays, qu'il soit pour moi ou contre moi, qui ne désire pas d'améliorer son sort, si la chose lui est possible. Aujourd'hui, la raison et le bon sens sont à l'ordre du jour. Le chômage existe et nous traversons des temps difficiles. La répercusion de la guerre se fait sentir, comme la chose arrive toujours et le monde ébranlé n'a pas encore repris son équilibre. Les marchés n'ont pas acquis de développement et le monde s'agite pour s'habituer à une ère de paix. Contemplez notre civilization, sous n'importe lequel de ses aspects et vous arriverez bientôt à la conclusion que les conditions sont plus avantageuses ici qu'ailleurs. Le Canada est le pays qui se remettra le plus promptement. Mais c'est du travail qu'il nous faut, n'importe quel genre de travail. Le travail attire la population, la population amène le travail, en même temps que des salaires et du bonheur et tous les quatre rendent le pays prospère. Il est une chose certaine, c'est que nos industries doivent rester dans le pays, elles doivent prospérer, les sans-travail doivent nous revenir, la force mo-

(A suivre en page 4)

SAVOIR ETRE RICHE

Mlle de Barjols vient d'arriver à la Maison des oeuvres de sa paroisse. De deux à cinq, trois par semaine, dans une des salles du premier étage, elle tient, bénévolement, le bureau de placement gratuit où affluent employés et maîtres sans employés et sans domestiques sans places, patrons et domestiques.

Son chapeau enlevé, coifée de ses beaux cheveux blancs crêpelés qui mettent une auréole de douceur sur son fin visage intelligent et distingué, la vieille demoiselle, assis à son bureau de bois blanc, sous le grand crucifix pendu au mur, redresse son binocle, et se met àlire et à classer la correspondance du jour.

Une lettre l'arrête lui donnant envie de rire et plus encore de pleurer. Une de ses amies ruinée par la guerre, lui conte des anecdotes cocasses sur les nouveaux riches de son voisinage et lui demande une situation de gouvernante ou d'institutrice pour sa fille aînée, chassée loin des siens par la gêne qui s'installe au foyer.

— Quelle tristesse! songe Mlle de Barjols. Cette charmante Henriette était l'âme des oeuvres de son village : catéchismes, patronage, école libre... Quel vide elle va laisser derrière elle! Les anciens riches, qui comprenaient si bien leur devoir, disparaissent et ne seront pas rem placés. Aucun espoir à fonder sur les nouveau riches, ignorants et grossiers, uniquement préoccupés de joies matérielles... Et pourtant, murmure la vieille demoiselle, que ses amies appellent "l'incorrigible optimiste", et pourtant... qui sait, si au lieu de rire des nouveau riches, nous ne ferions pas mieux de les instruire?... Parmi eux, comme dans tous les groupements humains, il existe sûrement d'heureuses exceptions, des êtres susceptibles de s'affiner, de se former, des coeurs naturellement nobles, des âmes pleines de bonne volonté...

* * *

Une magnifique auto s'arrête, trépidante, devant la Maison des oeuvres. Deux dames en descendent, la mère et la fille, vêtues au goût du jour, avec une note d'élégance excessive et tapageuse.

Elles s'engouffrent dans le sombre couloir, montent à tâtons l'escalier raide et obscur, rappent à la porte, peinte en brun, où sur une pancarte blanche, un habile calligraphe a écrti en belle ronde: "Bureau de placement".

— Entrez! répond la voix bien timbrée de Mlle de Barjols.

La mère aux jupes courtes, haut perchée sur ses talons pointus, s'avance d'une allure décidée; la fille la suit, timide et gauche.

— Je viens vous demander une institutrice pour ma seconde fille, commence la nouvelle arrivante d'une voix claironnante où traîne et chante l'accent des campagnes du Sarladais. Je ne désire pas un puits de science. Ma seconde fille est maladive très en retard et et ne peut travailler beaucoup, quant à celle-ci, l'aînée, elle vient d'avoir son bachot de philosophie à dix-sept ans et huit mois. Ce que je veux, c'est tout simplement une institutrice, très comme il faut, qui pourra faire un peu travailler Berthe et aussi tenir compagnie à ma grande Thérèse.

Mlle de Barjols regarde attentivement son interlocutrice qui, de son côté, la dévisage avec persistance.

Où donc la vieille demoiselle a-t-elle vu cette physionomie commune, mais franche et avenante, ces joues rondes et rouges, creusées de fossettes, ces yeux noirs et vifs, sous d'épais sourcils en accent circonflexe? Où a-t-elle entendu cette voix au timbre éclatant, cet accent du Périgord Noir?...

Brusquement ses souvenirs se précisement. Un nom vient à ses lèvres.

— Amanda!... Amanda Pescadou!

(A suivre en page 4)

Un monument à l'inventeur du partié de foie gras!

Strasbourg, 10. — La ville de Strasbourg suivant en cela l'exemple des autres villes de France, entend glorifier la mémoire de ses plus illustres enfants. C'est ainsi qu'un comité vient de s'y constituer pour ériger un monument à la mémoire de Close Le Normand, premier chef du maréchal de Contades qui créa le pâté de foie gras.

Si l'usage de manger des foies gras était connu dès la plus haute antiquité, ainsi qu'en témoigne Pétrone, et si, pareillement on était fort amateur de pâtés, l'histoire nous enseigne que, durant bien des siècles, les pâtés et les foies gras continuèrent de se rencontrer sur les mêmes tables sans avoir jamais l'idée de s'unir par les liens indissolubles d'une cuisson heureuse.

Le règne de Louis XV, qui réalisa tant de conquêtes importantes, vit le premier pâté de foie gras. Mais les gourmets, jaloux, semble-t-il des joies qu'ils puisaient dans le commerce de mets, se réservèrent longtemps le secret de sa préparation.

Très peu de temps après que ce mets eut été révélé au monde le noble Grimod de La Reynières en fit une indigestion dont il mourut. On était alors tout à la joie de cette découverte que l'on offrait comme étrenne.

Bref rien hormie une statue ne manquait à la gloire du pâté de foie gras. Cette lacune est enfin comblée.

Projet d'impôt sur le haut de forme, en France!

Paris.—Serait-il vrai que le chapeau haut de forme soit caractéristique d'une classe de citoyens supérieurs au commun des mortels, qu'il accuse chez celui qui le porte une certaine fortune?

Ainsi pensait du moins — c'était en 1874 — le Vicomte de Lorgeril, membre de l'Assemblée Nationale, qui, tirant la conséquence budgétaire de cette observation, proposait d'imposer cette luxueuse coiffure par l'apposition d'un timbre collé au fond du chapeau.

La proposition du vicomte ne put être examinée, tant fut immédiat et fou de rire qui s'empara de de l'Assemblée dès qu'il la formula.

De Lorgeril avait emprunté son idée à l'Angleterre qui, sous la Révolution et l'Empire, fit payer — sans qu'ils sourcillassent — à ses contribuables une taxe sur les chapeaux de soie.

Si les promoteurs des taxes abracadabrantes d'aujourd'hui retrouvaient le succès du vicomte, les campagnes actuellement menées pour leur suppression n'auraient jamais eu leur raison d'être.

DES ELECTIONS GENERALES SERONT TENUES CET AUTOMNE

(Suite de la page 1)

trice doit être mise en mouvement et vous savez tout aussi bien que moi qu'il est impossible d'arriver à ces résultats si l'on abolit le tarif. L'ouvrier, de même que tous ceux qui veulent se donner la peine de réfléchir, n'ignorent pas que pour maintenir les industries et en créer de nouvelles, il faut faire naître des conditions qui leur permettent de supporter la concurrence des industries des autres pays. Toute autre politique aurait pour effet de chasser l'ouvrier du Canada, d'absorber ses économies et de l'éloigner de son foyer.

UN APPEL A TOUS

Parfois, dans le passé, nous avons changé de direction, mais sans nous fourvoyer aussi avant que ces hommes voudraient nous engager à le faire. Chaque fois que nous nous sommes aventurés dans cette voie, nous avons dû rétrograder et prendre une autre direction. Il existe un grande vérité dans notre géographie politique, la voici: Nous ne devons jamais nous placer dans une positiion qui nous met à la merci du tarif d'une autre nation, surtout lorsqu'elle est à la tête du commerce et de l'industrie du monde. Du jour où nous oublierons cette vérité, les chances de la bataille tournent contre nous et plus nous persévérons, plus complète devient notre dépendance.

Cet appel ne s'adresse pas à une classe en particulier, mais à la population toute entière, à tous ceux qui ont à coeur l'avenir du pays et qui tiennent à étendre le champ de nos entreprises de manière à donner l'essor aux talents de nos citoyens, aux ambitions de nos jeunes gens, et de donner à tous le moyen de parvenir, quelle que soit l'obscurité de leur naissance.

Mon appel s'adresse à tous ceux qui aiment le Canada, qui sont imbus de l'esprit de nos pères qui ont fondé le Dominion et qui prônent le nom du Canada avec orgueil, espérance et amour. Serrons nos rangs, engageons la bataille et prouvons une fois de plus que le Canada est décidé à ne pas s'écarter de sa route, quelsque soient les obstacles qui l'encombrent, car il est fort, résolu et loyal".

DU BON SENS !

Nous entrons dans une nouvlle année scolaire. Pendant les premiers jours, les conseils aux élèves, voire aux maîtres et aux maîtresses, pleuvent d'un peu partout; le premier mois de l'année scolaire est une période où tout le monde se sent la vocation de pédagogue; nous-même, nous nous laissons entraîner comme les autres et nous y allons de notre petit article.

La pédagogie est aujourd'hui une grande dame, qui, contrairement à bien des dames de notre temps, s'habille beaucoup. Son trousseau est riche, et elle sait le faire valoir. On serait étonné du nombre de toilettes, nous voulons dire du nombre de méthodes, qu'elle a usées depuis trente ans, s'il nous était possible d'en faire le compte exact. La pédagogie est une grande dame qui a aussi des lettres, c'est-à-dire des manuels, beaucoup de manuels. Il y a de ces manuels qui sont excellents; et nous en avons, chez nous, Dieu merci. Il y en a qui sont médiocres et même nuisibles; et, si l'on cherchait bien, peut-être en trouverait-on aussi, chez nous, quelqus-uns.

La pédagogie est une grande dame qui aime beaucoup les enfants et qui sait leur faire du bien, surtout quand elle les aime mieux qu'elle-même. Et elle prouve qu'elle les aime mieux qu'elle-même, lorsqu'elle a grand soin de ne pas les écraser sous ses programmes et surtout lorsqu'elle ne sépare pas leur éducation de leur instruction.

Un homme instruit et généralement bien renseigné nous disait, hier, qu'il y a des pays où l'on bourre le cerveau des enfants, à l'école, comme on bourre un sac de poste, c'est-à-dire où la pédagogie s'applique consciencieusement à faire de ses petits élèves autant d'encyclopédies: et cet homme instruit et généralment bien renseigné ajoutait que l'on n'a pas d'idée dece que ces petits écoliers ne savent rien, à force de s'épuiser à apprendre tout. Il paraît que dans ces pays-là, dont quelques-uns sont proches de nous, la pédagogie à l'ambition de faire des techniciens avec des marmots. Aussi, à treize ou quatorze ans, les gamins de l'école, là-bas, choisissent leur vocation avec assurance qui leur permet de se tromper sans crainte. Ces petits prodiges ont des notions de mécanique, de chimie industrielle, d'économie, d'athlétisme, d'hygiène domestique et municipale, etc. Leurs seuls points faibles, dit-on ce sont la grammaire, la dictée et les quatre règles simples. Ainsi le veulent, parait-il, les exigences dé la pédagogie moderne en ces pays-là: notions sur tout, connaissance de rien. Il va sans dire que la religion n'est pas au programme de cet enseignement "pratique", puisque la religion ne sert qu'à faire des hommes, et que le système pédagogique le plus moderne ne doit viser qu'à faire des techniciens. C'est pour cela que la trigonométrie est nécessairement aujourd'hui au programme de l'enseignement des filles. On peut difficilement concevoir, en effet, une bonne mère n'avons pas souffert de votre carence trigonométrique le lacune dans l'éducation de nos grand'mères tout de même!

Consolez-vous, pourtant, chères grand'mères canadiennes-françaises. Si vous saviez, en effet, comme nous n'avons pas souffert de votre carence trigonométriquei Vous n'aviez pas de technique, c'est vrai; mais que vous aviez donc du bon sens!

Et c'est précisément ce qui manque, aujourd'hui, au pauvre monde. Aussi, que notre prière soit souvent: Mon Dieu, donnez-nous toujours des hommes et des femmes de bon sens.—A. H. (La Semaine Religieuse de Québec).

LA PRIERE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adrese l'hymne saint au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages:
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage et console leurs maux.
"Dieu Créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes
"Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes,
"Dieu des vents et des mers, dont l'oeil conservateur
"De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
"Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
"Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
"Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
"Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
"Par des voeux suppliants nos alarmes t'implorent;
"Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
"Rends-les à leur patrie, à ton culte, à la loi:
"La force et la vertu ne viennent que de toi.
"Daigne remplir nos coeurs, éloigne la tempête;
"Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
"Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
"Et qu'un jour nos drapeaux, par toi seul illustrés,
"Aux doutes de l'orgeuil opposant nos exemples,
"Appellent le respect et la foi dans tes temples!"
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les coeurs:
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'oeil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure:
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Eternel.

ESMENARD.

SAVOIR ETRE RICHE

(Suite de la page 1)

— Mademoiselle de Barjols!— Je vous remets, maintenant. Il y a si longtemps qu'on ne s'est pas vu! Elle a fait du chemin, vous savez, la petite Amanda que vous avez si souvent rencontrée, gardant ses oies au bord de la Dordogne, quand vous veniez passer les vacances au château, chez votre soeur, Mme la marquise de Lamilhal.

Et Amanda, sans se faire prier, raconte avec volubilité son histoire: Fille d'un métayer de la marquise de Lamilhal, accorte paysanne, honnête, laborieuse, intelligente, elle a épousé à dix sept ans un marchand de bestiaux qui "avait un peu de bien". Tandis qu'il continuait son métier, elle montait une petite charcuterie d'abord à Saint-Cyprien, puis, plus tard, à Ccarlat. Elle ajoutait bientôt à son commerce, la vente des pâtés de foie gras aux truffes du Périgord. On faisait assez de bénéfices pour acheter dix ans plus tard une petite fabrique de conserves, dans la banlieue de Bordeaux. Quand la guerre éclata, la situation était déjà prospère. Son mari, décuplant ses affaires acheta des bestiaux pour l'armée, fournit des conserves à nos soldats et de la viande fraîche aux troupes américaines. La fortune était venue, magnifique et rapide. Ils étaient riches.

— Vous comprenez, Mademoiselle, explique, Amanda c'est venu si vite qu'on est un peu étonrdi. Il faut bien vivre en millionnaires, maintnant qu'on a le million— mais savoir être riche c'est plus difficile qu'on le croît. début on a quelque peine à s'y habituer— Nos enfants sauront mieux que nous. Thérèse, surtout, qui est intelligente, instruite, qui a les goûts fins. Elle est assez jeune pour se former aux belles manières et aux habitudes des gens distingués. C'est elle qui a voulu une institutrice de bonne famille capable de lui donner ce qu'elle trouve qui lui manque— Voyez-la! Ah! elle ne se fait pas valoir ma petite! Elle est d'une incroyable timidité. Les filles des collègues de mon mari qui ont été élevées au lycée sont autrement hardies, je vous assure!— Mais moi, le lycée, ce n'était pas dans mes idées. J'ai appris à lire chez les Soeurs, et j'ai voulu que Thérèse soit élevée dans un pensionnat chrétien. Je ne m'en repens pas. Quand je recontre tant de jeune filles d'aujourd'hui qui n'ont plus ni foi ni loi, je me félicite d'avoir une fille pieuse et modeste. Mon ambition, je le reconnais, c'est une bien grande amtait à cheval j'ai voulu que Thérèse ressembler un jour à Mme la marquise de Lamilhal—

— A ma soeur?— Vous admiriez tant que cela ma soeur?—

— La métairie était si près du château. Je la voyais tous les jours. Elle représentait pour moi tout ce qu'il y a de beau, de distingué, de noble et de bon sur la terre. Tenez, vous allez rire: Mme la marquise jouait du violon, touchait l'harmonium à l'église, montait à cheval; j'ai voulu Thérèse apprenne le violon, l'orgue, et elle va commencer à prendre ce qu'elle appelle des leçons d'équitation. Nous avons un petit salon de la couleur et du genre de celui de Lamilhal, un auto, parce que la marquise avait une auto, nos toiletttes viennent de—

— En voulant ressembler à ma soeur vous ne lui ressemblez plus du tout Amanda. Ma soeur n'a plus d'auto et vos toilettes sont certainement plus belles que les siennes. Elle et ses filles vont à pied ou se contentent de la vieille calèche; elles taillent elles-mêmes la plupart de leurs robes, font souvent leurs chapeaux et n'ont plus que trois domestiques au lieu de cinq.

— Pourtant, Mme la marquise n'a rien perdu de sa fortune pendant la guerre?— Que fait-elle donc de tout son argent?

— Si elle a perdu peu de chose, tant d'autres ont tout perdu!

Vous trouvez qu'il est difficile de savoir être riche Amanda: Mme le Lamilhal sait être riche.

— Savoir être riche, n'est-ce pas, en premier, savoir dépenser?

— Non; cela ne vient qu'en second. Savoir être riche, c'est tout d'abord savoir donner!

— Oh! on donne aux pauvres de sa paroisse, à toutes les quêtes, faites à l'église, naturellement; mais enfin cela ne va pas bien loin!

Mlle de Barjols sourit. Voilà bien l'ignorance des nouveaux riches sur l'impérieux devoir de la richesse celui que tant de riches d'autrefois considéraient comme une de leurs obligations les plus sacrées. Au lieu de s'indigner, elle expliqua, simplement:

— Mme de Lamilhal n'a pas une énorme fortune. Le budget de ses charités et de ses oeuvres était de dix mille francs par an, avant la guerre. Il est de vingt mille francs par an, aujourd'hui. Voilà pourquoi elle a restreint ses dépenses, minué son personnel supprimé l'auto—

— Vingt mille francs! s'écrie Amanda, stupéfiée. Vingt mille francs par an, est-ce possible? J'aurais beau chercher, moi, je ne saurais jamais comment m'y prendre pour dépenser tant d'argent en charités.

— Comment vous y prendre? Oh! c'est bien facile!

Alors, doucement, pieusement, à voix basse, comme si elle craignait de profaner le mystère dont s'enveloppe une grande chose, Mlle de Barjols soulève un coin du voile sous lequel se cache un des traits les plus splendides de la beauté morale de la France: la générosité inépuisable des vielles familles chrétiennes riches, et même simplement aisées de ce pays, ce que l'univers nous envie, et sait bien qu'il n'égalera jamais: la charité catholique française.

Elle parle, la veille demoiselle, et la mère semble pétrifiée de surprise, et la fille oubliant sa timidité, le buste penché en avant, les yeux brillants dans l'ombre du chapeau, écoute ardemment attentixe, visiblement émue.

Alors, voilà donc où passe l'argent des vrais riches, des bons riches! Ils sont les économes, non seulement des pauvres de leur voisinage, mais de tous les déshérités; ils se font les banquiers de tous ceux qui s'appliquent à secourir une misère, à soulager une douleur, à instruire une ignorance, à protéger une faiblesse, à servir une noble cause, à batailler, à lutter, à mourir pour un sublime idéal!

— Il y a tant d'oeuvres que cela en France! s'exclame la jeune fille.

— One ne peut donner partout, on se ruinerait, reprend la mère, avec effroi. S'il faut se restreindre se priver pour les autres, à quoi bon être riche? Un riche, n'est-ce pas celui qui peut se donner toutes ses aises, se payer toutes ses fantaisies?

— Oui, surtout la fantaisie d'essuyer beaucoup de larmes d'éclairer beaucoup de consciences, de semer beaucoup de bien et beaucoup de bonheur. Celui qui agit ainsi, au lieu de se rapetisser en s'enfermant dans des jouissances égoistes, agrandit sa capacité de vie, en faisant rayonner au loin ses multiples bienfaits. Plus que le commun des hommes, il a de quoi vivre, puisqu'il peut suffire non seulement à ses propres besoins, mais à ceux de tant de corps e de tant d'âmes— C'est le vrai riche!—

—Vingt mille francs par an! Mme de Lamilhal donnent vingt mille francs par an!—

— Et quelquesfois un peu plus, quand elle en a l'occasion. Les besoins actuels de nos oeuvres sont si grands!— Tenez je ne devrais pas vous le dire, moi, sa soeur— mais, ces temps-ci elle vient de faire un joli geste!— Il lui est arrivé une aubaine imprévue: on lui a proposé de lui acheter, à un très haut prix, trente mille francs, quelques-uns de ses beaux peupliers de la vallée de la Dordogne. Elle a accepté, non sans regret!— Mme de Séginé — votre petite bachelière sait cela!—aimait fort les arbres qui entouraient son château et ne trouvait rien de plus joli qu'une feuille qui chante. A son exemple, ma soeur se plaisait à écouter, de sa terrasse, la chanson de ses peupliers, agités par la brise. Alors elle a dit:

— Sacrifions-les, mais pour qu'ils chantent encore mieux!

Et du prix de ses beaux peupliers, elle a fait trois parts: une, pour les Séminaires où se forment les prêtres qui annonceront la parole de Dieu; une, pour les écoles libres, où le nom et les enseignements du Christ voleront sur les lèvres d'un si grand nombre de petits enfants; une, pour la presse catholique, cette grande voix des temps modernes qui, chaque jour, a pour auditoire des peuples tout entiers— Ma soeur avait raison. On peut couper les peupliers ils chanteront encore!—

— Les peupliers de la vallée! murmure Amanda, dans l'esprit de laquelle se lèvent des visions du pays natal.

Elle la revoit, la vallée lumineuse, dans le cadre des coteaux rocheux, les villages étalés sur les pentes, et de ci, de là, une massive façade de vieux manoir et le jet hardi d'un antique donjon ou la blanche silhouette d'un château moderne qu'allègent de sveltes tourelles coiffées d'ardoises. Les voici, les beaux peupliers, tout dorés par l'automne ou frisonnant sous les tendres verdures d'avril au bord de la rivière, large comme un fleuve près du pont de pierre, où se dressait jadis une haute statue de la Vierge. Elle croît voir leurs rideaux mouvants émerger des brumes du matin, dans les bas-fonds humides ou les grandes crues de février laissent longtemps de longs sillons d'argent, des nappes et des flaques d'azur qui, le soir, se teignent d'or, de pourpre et de rose—

— Ils chanteront encore! répète Mlle de Barjols.

Pour la mère ils ne chantent que la chanson du passé, mais pour la jeune fille, tout émue de la révélation qui vient de lui être faite, ils chantent le chant de l'avenir.

Oh! la puissance de l'argent qui peut si aisément agrandir et ennoblir magnifiquement la vie d'une faible femme, en faisant d'elle une éveilleuse de beauté, une semeuse d'idéal, une messagère de bonheur! Voilà comment elle veut être riche Thérèse!—

Quelle joie d'être riche, à dix sept-ans, de voir s'étendre, devant soi, toute une longue route vers laquelle on s'élance les mains pleines de cet or, qui permet de faire tant de bien, tant d'heureux! Et une résolution ferme se formule dans son esprit:

— Hier nous ne savions que dépenser— Mes parents font tout ce que je veux— Nous saurons donner demain!

* * *

Mlle de Barjols qui connaît bien les âmes, a-t-elle lu dans celle de la jeune Thérèse?

La mère et la fille sont déjà loin qu'elle reste là, pensive, le front dans sa main, tout absorbée dans ses pensées:

— Oui conclut-elle enfin mon optimisme avait raison: Parmi l'ivraie, il y a le bon grain— Au lieu de rire des nouveaux riches, instruisons-les!—Jean Vézère, (La Croix, Paris.

NOTES LOCALES

M. Thomas Gagnon a été nommé chef de police et de pompiers de St-Boniface, pour remplacer M. Léo Marcil résignataire.

* * *

MM. J. C. Dussault, L. J. Collin et M McDougall ont été nommé évaluateurs pour faire le rôle de l'année 1922.

* * *

MM. Collin et Cie ont ouvert leurs épiceries, Avenue Taché.

* * *

On est à construire un nouveau bloc sur l'Avenue Provencher.

* * *

On annonce pour le 29 septembre prochaine, le mariage de Mlle Grace Annable fille de M. F. Annable de cette ville, avec M. J. S. Leclerc caissier a la banque Hochelaga, fils de M. J. B. Leclerc receveur des postes à St-Boniface

ANNONCE AUX CREDITEURS

Sur l'affaire de l'héritage de Pierre Perron, décédé, ci-devant de la commune de Ste-Anne en Manitoba.
Tous les droits à l'héritage ci-dessus, doivent être envoyés au soussigné à 323 Main Street, ou avant le 26me jour d'Octobre A.D. 1921.
Daté à Winnipeg le 13me jour de Septembre A.D. 1921.
National Trust Company Limited.
Exécuteur.